

Zeitschrift: Ethnologica Helvetica
Herausgeber: Schweizerische Ethnologische Gesellschaft
Band: 4 (1980)

Artikel: Survie ethnique et adaption culturelle dans un village valaisan
Autor: Gibson, James A. / Weinberg, Daniela / Meyer, F.X.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1007720>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 18.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

SURVIE ETHNIQUE ET ADAPTATION CULTURELLE
DANS UN VILLAGE VALAISAN

James A. Gibson, Daniela Weinberg

Traduction: F.-X. Meyer

Summary

Modernization in the Swiss Alps has eroded the centuries-old system of diversified agriculture that was the basis for traditional peasant culture. In the village of Bruson, a unique complex of drinking behavior, café etiquette, and semantics of wine maintains cultural integrity. Wine has become a symbolic medium which expresses and preserves the primary tenets of peasant identity: egalitarianism, self-sufficiency, and autonomy.

Cet article traite des "hédonistes primaires" de Bruson, un village francophone des Alpes suisses, dans le canton du Valais¹. Si nous ne dénions pas que les Brusonins boivent pour le "plaisir" nous pensons cependant que la citation ci-dessus donne une idée inexacte de la signification de la consommation du vin dans la société valaisanne. La production et la consommation du vin sont de première importance dans l'identité culturelle de Bruson et d'autres villages de montagne du canton. Dans le passé, le vin servait de lien entre les communautés riches des vallées et les communautés pauvres de la plaine. Aujourd'hui, le rapport est inversé: la production et la consommation du vin préservent symboliquement l'ancienne suprématie des villages de montagne.

D'autres études sur la boisson ont révélé nombre de ses fonctions socio-culturelles: contrôle social par la circulation des commérages et le

règlement des disputes (Honigman 1963, Katz 1975); sociabilité et interaction (Honigman 1963); réaffirmation des critères idéologiques de l'identité (Sangree 1972); rites (Sangree 1972) et idéologie de la santé et de la maladie (Heath 1962). Le présent article révèle un autre aspect important de la boisson: préservation culturelle par le maintien de frontières.

Bien que nous n'ayons pas affaire ici à des groupes ethniques distincts, nous avons trouvé utile le modèle de Barth (1969) sur le maintien des frontières ethniques. Il soutient que les groupes ethniques ne persistent que pour autant que leurs différences culturelles persistent. Mais, puisque les différences tendent à diminuer lors de l'interaction des groupes, un mécanisme fort doit être à l'oeuvre pour maintenir la distinction ethnique.

Dans le passé, il n'y avait qu'un contact minimum entre la montagne et la plaine dans le Valais. Durant le XXe siècle cependant, de nombreux villages de montagne se dépeuplèrent rapidement, leurs habitants émigrèrent vers les villes et villages de plaine. D'autres, tel Bruson, ne purent se maintenir démographiquement qu'en s'ouvrant au monde extérieur. Les règles culturelles qui gouvernent la boisson à Bruson en sont venues à servir de contexte à la "structuration de l'interaction". Ces règles définissent des limites protectrices entre indigènes et étrangers, et effectuent un contrôle social sur les indigènes. Les rituels sociaux et le symbolisme de la consommation du vin maintiennent l'identité d'une communauté dont la survie culturelle est menacée par les forces irrésistibles de la modernisation. Dans cet article, nous examinerons ces fonctions descriptives et prescriptives de la consommation du vin.

Histoire et Mythologie

Le canton du Valais est défini par la vallée du Rhône et les hautes vallées latérales au nord et au sud. Jusqu'il y a cinquante ans environ,

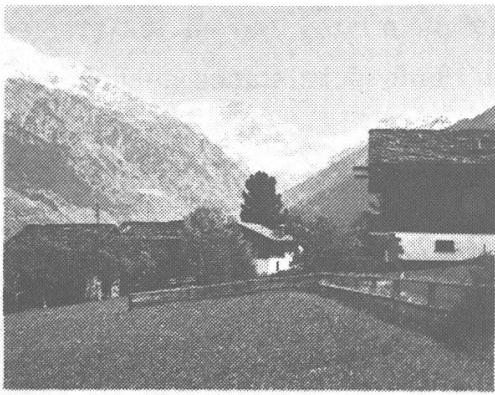
BRUSON

MONT-PLEUREUR
3703

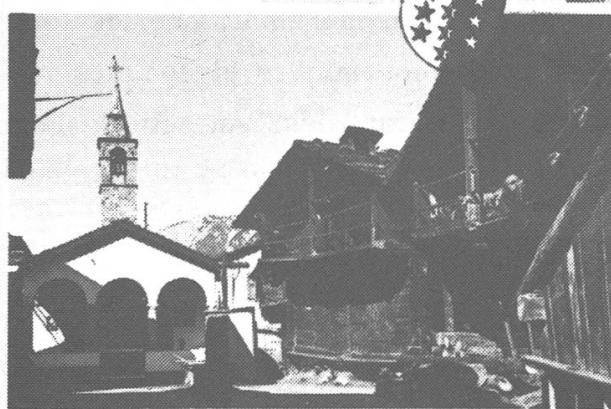
Bonnes
Salutations

BEC-DE-CORBASSIERE
2690

LA RUINETTE
3875



BRUSON



la relative richesse des villages de montagne des vallées latérales contrastait fortement avec la pauvreté de la plaine. Parce que le fond de la vallée du Rhône était marécageux et ne convenait pas à la culture, les habitants de la plaine avaient de la peine à produire de quoi vivre. Seules les pentes des collines au nord de la rivière étaient cultivables. Ces pentes, orientées au sud et situées au dessous de la limite des 800 m, limite critique dans un climat sec de type méditerranéen, étaient parfaites pour la culture de la vigne. Cet ensemble d'avantages et de désavantages écologiques favorisa un échange entre la montagne et la plaine: grains et volailles de la montagne contre les vignes de la plaine. Alors que les habitants de la plaine étaient véritablement dépendants du système d'échange, les villageois des montagnes n'acquéraient contre la vente de leurs produits que des biens de luxe. Jusqu'à ce que la vallée du Rhône soit complètement drainée et défrichée dans les années 20 et transformée en une région agricole prospère, le vin de ces vignes était la confirmation symbolique de la supériorité économique des villages de montagne².

Mais le vin n'était qu'une facette de l'économie diversifiée des villages de montagne. Les particularités de l'écologie alpine dictaient pour leur subsistance une stratégie mixte. Durant les siècles précédents, l'auto approvisionnement et l'auto-subsistance assurèrent la survie. Comme d'autres villages de la commune montagnarde de Bagnes, Bruson produisait sa propre nourriture par la production de lait, la culture de céréales, l'élevage de quelques poules et porcs, le jardinage, l'exploitation des ruches et des vergers, la culture de la vigne pour la consommation directe et la production de vin. La faible capacité de la terre à nourrir ses habitants était compensée par les migrations saisonnières, les mariages tardifs et le célibat. Dans cet environnement quelque peu marginal, une idéologie égalitariste soutenue par des institutions économiques et sociales répartissait plus également les risques entre les familles. Au sein de la plus grande unité politique, la commune, chaque village était pratiquement autonome. Ainsi Bruson gérait

lui-même une somme d'argent qui lui était allouée et envoyait un représentant au conseil communal.

Alors que les villages de Bagnes étaient plus prospères que ceux de la vallée du Rhône, Bruson était particulièrement riche grâce à sa meilleure situation et à son sol plus fertile. Comme tous les autres villages de la vallée, Bruson contrôlait un territoire exclusif et jouissait d'une identité unique. L'identité de Bruson était basée sur sa plus grande productivité agricole et s'exprimait dans la poésie, les proverbes et le folklore de la vallée:

"C'est le pays des pommes de terre. On disait qu'il fallait les ré-colter avec un levier, tellement elles étaient grosses."

La richesse de leur agriculture valut aux Brusonins leur surnom patois: "i pei favo" – les fèves.

Bien qu'aujourd'hui un très petit nombre de Brusonins vive de la seule agriculture, la vocation paysanne de leurs ancêtres est préservée dans l'image qu'ils ont d'eux-mêmes. Un villageois décrivait le Bruson moderne comme:

"le village le plus agricole de la vallée. Quand on parle de Bruson, on parle surtout du territoire et des vignes à Fully. La plupart des familles de Bruson ont conservé leurs vignes alors que les autres villages en ont vendu la plus grande partie. On peut dire que Bruson est le village qui est resté le plus attaché à la terre."

Plus encore que les champs de pommes de terre et les prés de fauche, les vignes préparent le mythe du passé et maintiennent la personnalité collective du village. Les Brusonins sont considérés comme des gens ouverts et amicaux qui reçoivent volontiers les étrangers dans leur maison et dans leur cave. Leur sociabilité s'exprime publiquement en buvant ensemble au café. Contrairement au stéréotype selon lequel le Valaisan est silencieux et réservé (renfermé), le Brusonin est admiré pour son éloquence et son ouverture, ce qui se remarque d'habitude au café, et dépend de la quantité d'alcool consommée.

Suivant en cela la tradition de leurs ancêtres paysans, les Brusonins cultivent leur propre raisin et boivent eux-mêmes la plus grande partie de la récolte. Pour les hommes de Bruson, le vin est associé à chaque activité publique. C'est un thème habituel de conversation: comment le temps influencera la récolte; comment les Brusonins ont dupé le collectionneur cantonal des taxes sur l'alcool. La consommation du vin et ses conséquences apparaissent fréquemment dans les contes et l'humour, aussi bien que dans la conversation quotidienne. Le vin est vanté dans la poésie et dans les proverbes – on le nomme par exemple "le soleil du Valais" – et les villageois sont portés à réciter Beaudelaire (un auteur "interdit" dans cette société catholique) à propos des joies de la boisson.

Le vin est aussi une mesure de la masculinité puisque, comme l'exprimait un informateur, "pour être estimé ici, un homme doit boire du vin". Mais les hommes et les femmes prennent part tous les deux aux schémas de la définition d'identité de la consommation du vin à Bruson. Cela nous est apparu clairement à l'occasion d'une danse publique où même les femmes sont supposées boire. Une ethnologue en visite refusa du vin et s'entendit dire: "Soyez de Bruson! Buvez un verre!"

L'histoire et la mythologie se mêlent pour former l'identité culturelle du Bruson moderne. Bien que le Valais soit dans son ensemble un canton agricole, Bruson est l'un des rares villages qui pratiquent encore l'agriculture dans sa forme traditionnelle, non mécanisée. L'importance du vin – ses origines, sa poésie, ses rites et sa fonction comme mesure de l'identité – est basée sur la vocation paysanne traditionnelle, qui dépend du travail familial et du contrôle d'un territoire exclusif. Durant les cinquante dernières années, l'autonomie du village s'est progressivement érodée et la dépendance des villageois face au monde extérieur a augmenté. Néanmoins, le vin est si profondément lié à la constitution de la culture valaisanne qu'il a survécu à Bruson comme moyen symbolique transcendant de préservation culturelle.

L'impact du changement

Au début de ce siècle, le Valais commença à s'industrialiser en exploitant les principales ressources du canton: la main-d'œuvre, l'énergie hydro-électrique et la beauté du paysage. A côté de l'agriculture d'autres possibilités de subsistance se créèrent et de nouvelles technologies agricoles permirent à un homme de s'employer en dehors du village tandis que sa femme et ses enfants continuaient à travailler la terre à plein temps.

L'agriculture modernisée fit son apparition à Bagnes aux environs de 1930. Des subsides gouvernementaux aidèrent à l'amélioration des hautes pâtures d'été et à la construction de laiteries de village modernes. A la même époque, de nouvelles variétés de fraises et de framboises, adaptées à la culture en altitude, devinrent la base d'une culture intensive commercialisable. Avec la modernisation de la production laitière et des cultures commerciales, le blé cessa d'être rentable. Dès lors les champs de blé, semé auparavant jusqu'à l'altitude remarquable de 1600 m, firent place à des prés de fauche qui demandaient moins de travail. Le nouveau calendrier agricole permit aux hommes de s'engager dans des travaux salariés, moyennant quelques jours de congé pour aider à rentrer les foins en juin et en août. Les femmes et les enfants récoltaient les fruits en juillet et toute la famille vendangeait en octobre.

La prospérité générale qui suivit la Deuxième Guerre mondiale permit la construction de barrages et le développement du tourisme d'hiver dans le Valais. Le barrage de Mauvoisin, dans le fond de la vallée de Bagnes, fut terminé au début des années cinquante. A la même époque, une voie ferrée atteignit, siège de la commune, et un service de Sus postaux relia Le Châble à toute la vallée. Après des siècles de relatif isolement, Bagnes s'ouvrait au monde. De nouvelles possibilités d'emplois offrirent une vie plus aisée. De jeunes hommes se mirent à faire du commerce et à délaisser l'agriculture. Parce que la vallée était bien située pour le tourisme, ce qui était un "exode rural" dans

d'autres communautés de montagne ne fut qu'un "exode agricole" à Bag-
nes³.

Néanmoins, l'augmentation de la dépendance face au monde extérieur entraîna un déclin de l'autonomie locale. A Bruson, ce déclin s'amorça dans les années 30, quand la nouvelle laiterie fut construite avec l'aide du gouvernement et sous la direction du canton, soumise ainsi aux règles et au contrôle de l'extérieur. En 1954, une route goudronnée rendit Bruson accessible du fond de la vallée. En 1959, les Brusonins formèrent une société privée et commencèrent à construire un petit domaine skiable au-dessus du village. Peu après, la commune fit goudronner les principales rues du village et construisit une route supplémentaire contournant le village pour accéder aux ski-lifts. En 1961, une nouvelle école fut construite grâce à des subsides du gouvernement, tandis que l'ancienne était transformée en auberge de jeunesse pour les skieurs. Durant ces quarante dernières années, d'autres fonctions du village ont été soumises à un contrôle à un plus haut niveau. Le villageois qui dirige l'équipe de cantonniers est maintenant un employé du canton. Les pompiers utilisent un équipement fourni par la commune. La commune a également pris en charge les finances du village dont les besoins sont maintenant en compétition avec ceux des onze autres villages de la commune.

Le changement rapide depuis 1930 a apporté la prospérité au Valais, mais a aussi provoqué une rupture. Le déclin de l'agriculture de montagne et, dans certains villages, l'émigration des indigènes vers la plaine ont été de plus en plus l'objet des préoccupations du gouvernement. La politique du gouvernement suisse est de maintenir la population vivant dans les zones rurales de montagne à des fins de défense nationale et de protection de l'environnement. L'effort du gouvernement pour freiner l'exode rural et agricole se manifeste par des subsides pour la petite industrie, l'agriculture à temps partiel et le tourisme montagnard. Cette économie diversifiée permet effectivement de maintenir la population rurale aussi bien que la qualité de l'environnement.

Par exemple, un homme peut travailler à son entreprise de charpente tandis que sa femme et ses enfants font le travail agricole domestique. Durant l'été, il quitte de temps à autre son entreprise pour aider aux travaux lourds de la ferme. Durant l'hiver, la "morte saison" pour les travaux de construction, il peut prendre un emploi non qualifié à la station de ski locale, tandis que sa femme gagne un peu d'argent supplémentaire en travaillant quelques heures par jour dans une fabrique de montres voisine. Parce que l'agriculture est toujours vivante, bien que son importance ait diminué, les prairies ne montent pas en graines, ce qui accroîtrait la présence de serpents et de vermine et nuirait à la beauté du paysage. Ces mêmes prairies sont mises à profit en hiver comme pistes de ski. De plus, une agriculture même diminuée permet aux touristes de passer leurs vacances parmi d'authentiques "paysans" et d'apprécier à table les produits de leur travail – lait frais, fromage qu'on ne trouve pas dans le commerce, pain de seigle local, et, bien sûr, les fameux vins du Valais.

Le gouvernement cantonal offre des subsides à ses populations de montagne et de la "romance" aux touristes. Il tire profit de l'image populaire du Valais légendaire. L'image est puissante et attrayante à cause de ses contradictions internes. Le Valais est considéré comme une région arriérée, politiquement conservatrice, économiquement sous-développée, peuplée de paysans vigoureux. Dans la mythologie, le Valaisan oscille entre un état de sombre réserve et une ébriété joyeuse, des états émotionnels qui correspondent grossièrement à la forte alternance des saisons (le long et rude hiver fait finalement place à un court et laborieux été) et qui rappellent un passé traditionnel de pauvreté et de souffrance. Dans la littérature populaire, le Valaisan est une figure tragique, soumis à une morale rigide qui, quand elle est violée, conduit au désespoir et au suicide. Mais superficiellement, le Valais est le lieu du soleil, du vin et de la gaieté, des fraises et de la crème, des fêtes de musique et des costumes traditionnels hauts en couleur. Le fameux vin blanc local, le Fendant, est vendu dans toute la Suisse.

Mais il est clair qu'il faut le boire "nouveau", sur son sol natal, pour en apprécier toute la saveur.

Avec l'arrivée périodique des touristes, le monde extérieur envahit le village. Bruson offre une petite station de ski, un panorama grandiose et, selon la mythologie suisse, la possibilité de régénérer le corps et l'esprit en revenant aux origines montagnardes de la nation. Ces caractères attirent une clientèle familiale et citadine, francophone, de Genève, de Lausanne, et même de France et de Belgique. Les possibilités d'hébergement étant limitées, les touristes doivent réserver leur place longtemps à l'avance, même d'une année à l'autre. Les visiteurs ont donc tendance à retourner au même endroit et à louer le même logement d'année en année.

Durant l'été, de plaisantes salutations sont échangées quand les touristes, avec leur équipement d'excursion alpin, passent près des villageois qui coupent le foin. Au café, les touristes "réguliers" sont invités à boire du vin et à jouer aux cartes avec les villageois. Mais quel que soit le temps qu'une famille a passé en vacances à Bruson, quelle que soit l'affection qu'on a pour elle, elle demeure à jamais étrangère. Car le mécanisme même de la survie économique – le tourisme – porte en lui le danger de la destruction de la culture.

Les Brusonins se considèrent comme amis du progrès, orientés vers le futur. Ils ne jouissent pas seulement des bénéfices financiers du tourisme, mais aussi du contact avec des étrangers qui élargit leur propre horizon. Dans le même temps cependant, ils craignent d'être envahis et transformés. Dans l'économie modernisée du village, le vin est un des rares produits qui soit encore dû au seul travail des Brusonins. Comme souvenir tangible de la tradition agricole du village, le vin est devenu le lieu symbolique où convergent le passé et le présent. Le conflit dramatique se joue sur l'estrade du café du village.

Le vin et le restaurant

A chaque évènement social public – Mardi Gras, élections, Nouvel An, fête du saint patron, soirée loto, fête de musique – le vin est bu en quantité par les hommes et même, sobrement, par les femmes. Les célébrations et les repas de famille quotidiens sont marqués par la consommation de vin. Un homme invitera un ami à boire en privé dans sa cuisine ou dans sa cave à vin, sa femme les rejoignant momentanément et à contre-coeur pour boire une gorgée, histoire de trinquer. Les hommes boivent avant, pendant et après le travail. Même dans la laiterie du village, où l'alcool est interdit par la loi, le fromager et ses assistants partagent quotidiennement une bouteille de vin.

Les assemblées de village sont prévues en fonction des exigences de la consommation du vin. Une assemblée prévue à 20 h. 30 ne commence pas officiellement avant 20 h. 45 parce qu'à 20 h. 30 les hommes se rassemblent dans un des cafés du village pour boire un verre avant de se rendre à la maison d'école. Quels que soient l'entrain de la discussion et les problèmes en suspend, l'assemblée se termine au moins quelques minutes avant onze heures, le moment officiel de fermeture des cafés, pour permettre aux hommes de conclure sur une note joyeuse. Après une assemblée de parti politique il est très probable que les leaders du parti passent du café à la cave à vin de l'un d'eux pour y poursuivre la discussion. La consommation du vin est si répandue que même les vaches y participent: la tradition veut que l'on donne du vin à une vache qui vient de mettre bas⁴.

Jusque dans les années 20, la consommation du vin était essentiellement une affaire domestique. Chaque famille produisait assez de vin pour sa propre consommation. Un petit nombre de familles étaient connues pour la quantité ou pour la qualité de leur vin. Elles ouvraient leur maison et vendaient leur surplus qui était consommé sur place. Ces "cafés" n'étaient ouverts qu'en fin de semaine parce que l'argent liquide était rare dans l'économie traditionnelle. Après l'introduction de nouvelles

cultures et de l'industrie dans les années 20 et 30, l'argent liquide devint plus courant. Ce n'est pas par hasard que les premiers cafés spécialisés, ouverts toute la semaine, s'établirent à Bruson durant cette période.

Les grands changements de ces dernières années bouleversèrent l'équilibre économique et social entre les villages de montagne et ceux de la plaine. Mais, plus encore, la perte de l'autonomie villageoise et de l'auto-subsistance menaçaient l'identité du village. Le vin et les cafés eurent de nouvelles fonctions. La consommation privée et la consommation publique nouvellement institutionalisée devinrent le moyen symbolique de valider les contrats sociaux qui liaient les familles de Bruson.

L'intégrité du village est basée sur l'idéal traditionnel de l'indépendance des familles et de l'auto-subsistance. Elle est maintenue à travers un système élaboré de rites de réciprocité. L'un de ceux-ci permet de violer le domaine familial quand on y est invité à boire ou à manger. Le vin bu au café est le même que celui que chaque famille conserve dans sa cave privée. Mais le vin bu en public est une boisson sociale, et symboliquement différente du vin bu avec les repas ou comme rafraîchissement à la maison, où il est considéré comme une nourriture. A certaines occasions, à la fermeture des cafés par exemple, la nourriture devient boisson dans une transformation symbolique quand les buveurs se réunissent dans la cave d'un des leurs pour y poursuivre les réjouissances de la soirée. En de telles occasions, les hommes boivent socialement et symboliquement du vin privé, et l'indépendance de la famille est réaffirmée par cette intrusion sur invitation.

L'autonomie de la famille dépend également du maintien de relations d'égalité, exemptes de dettes, avec les autres familles du village. Même dans cette petite communauté en face à face constant, où, de leur propre aveu, tous sont parents, chaque service rendu, chaque faveur accordée doivent être compensés de manière à rétablir tout déséquilibre possible entre les familles. On "paye" une faveur, un service, un hon-

neur en "offrant" du vin. Pour la même raison, chaque homme paye soigneusement à son tour une tournée au café. Et, à un plus haut niveau de cette recherche constante d'équilibre, les groupes de buveurs vont de l'un à l'autre des deux cafés du village durant la soirée. Peut-être à la recherche d'approbation divine pour leur système de réciprocité, les villageois parlent des trois chapelles de Bruson — la chapelle elle-même et les deux cafés.

Une étiquette élaborée entoure la consommation du vin au café. Les règles dictent la manière de verser et de refuser le vin, combien et à quelle vitesse on boit et comment se termine la séance. C'est celui qui a payé la tournée qui verse à boire. Il est tenu de reverser aussitôt qu'un verre est à moitié vide. Il doit le remplir et remplir ceux de tous les autres, ne serait-ce qu'avec une seule goutte. En général, les hommes rythment leur consommation de manière à être à égalité, pour que personne ne puisse être accusé de boire plus que sa part. Idéalement, chaque homme à table paye une tournée. Quand la dernière bouteille est vide, les buveurs laissent descendre le niveau du vin dans leur verre au-dessous de la moitié. Personne ne veut être le premier à proposer de partir, et seuls de rares anti-conformistes quittent le café avant leurs compagnons. La conversation, comme le niveau du vin dans les verres, baisse lentement. Enfin quelqu'un dit "Oing, Oing" forme patoise de "Bon!" A ce signal chacun vide résolument son verre, la soirée est terminée.

Il existe un vocabulaire riche pour décrire les niveaux de sobriété, tels que: "soul", "rond", "noir", "allumé", "plein", "cuit". Un informateur qui nous enseignait un peu de patois nous apprit à dire la phrase suivante en nous assurant que cela ferait plaisir aux villageois:

"Yé me plise ben selate, i dzin son dé bon diable.
Mé fi plèsi, ié na que prinz'on de bourte cwaite."
(Je me plais ici, les gens sont de bons diables. Ils me font plaisir, il y en a qui font de bonnes bringues.)

Le code général qui détermine le comportement social correct sert, dans le contexte de la boisson, à localiser et à contrôler les gens tout au long

de l'ivresse. Ce code classe les individus qui se sont mis en évidence dans l'une des trois catégories: *unique*, *spécial*, *malade*. Bien que les termes "*unique*" et "*spécial*" puissent être traduits tous les deux par "*étrange*" ou "*excentrique*", il y a une différence essentielle entre les deux. L'*excentricité* de "*unique*" implique une valeur sociale de rachat – par exemple celui dont l'ivresse met de la vie dans la soirée. "*Spécial*", en revanche, désigne celui dont l'*étrangeté* va un peu au delà de ce qui est socialement acceptable – celui qui, ayant bu, fait des avances aux femmes touristes dans le café.

Quand les limites tolérables de l'*excentricité anti-sociale* sont dépassées, la personne est appelée "*malade*" et rejetée. L'*excès* dans ses deux extrêmes peut mener à cette désignation – les ivrognes qui ont le "*vin mauvais*" et se battent, aussi bien que l'*abstinent total* qui ne va jamais au café. Chacun d'eux, à sa manière, menace le système de réciprocité qui préserve l'*identité du village*. Les rites de la boisson au café renvoient finalement aux liens qui unissent les familles à Bruson. La préservation de l'*indépendance familiale* est symboliquement mise en scène à la maison et au café – joliment surnommé "*la cave à vin du pauvre*".

Comment commander à boire à Bruson

Bien que le café offre d'autres amusements – jukebox, jeu de cartes et souper aux chandelles – sa principale fonction est la consommation du vin et la transaction symbolique que cela représente. Le type de boisson commandée permet au spectateur averti de déterminer l'*identité sociale* du buveur, compte tenu de son âge, de son sexe et de son lieu d'origine.

Qu'est-ce que le comportement correct du Brusonin au café? D'abord, si vous êtes un homme, vous devez vous rendre régulièrement au café et y consommer des boissons alcooliques, à moins que vous ne soyez excusé pour des raisons médicales valables ou en raison de votre très grand âge. Même vieux et infirme, vous devez apparaître de temps à autre au

café et prendre une boisson légèrement alcoolisée. Puisque que les abstinents et ceux qui boivent en cachette sont rares, une absence régulière au café désigne un avare. Son comportement peut susciter des haussements d'épaules de la part des autres villageois, mais le sentiment le plus profond est qu'il viole le code social.

Si vous êtes un jeune du village, récemment parvenu à votre majorité alcoolique de dix-huit ans, vous vous amusez avec le jukebox du café, mais vous buvez peu. Vous préférez vous rendre avec vos amis dans les cafés des villages voisins pour vous y enivrer outrageusement. Il existe en fait un système informel, indésirable et importun, de réciprocité entre les villages qui échangent leurs jeunes buveurs. Boire est une affaire sérieuse, pour des hommes sérieux, des hommes qui ont des terres, des familles, des responsabilités.

Si vous êtes une femme du village, on vous voit rarement au café, et alors seulement si vous êtes accompagnée par votre mari. A de telles occasions, surtout les dimanches et jours de fête, vous commanderez un café, un thé ou une boisson sucrée. Seules les touristes viennent au café non accompagnées et boivent de l'alcool. Leur grande liberté provoque parfois des sollicitations indésirables, mais enthousiastes de la part des ivrognes du village.

Les étrangers, hommes et femmes, mangent souvent au café, goûtant aux spécialités de la cuisine régionale. Les célibataires du village ne prennent normalement pas leurs repas au café, sauf pour continuer sans interruption une séance de boisson. Si vous êtes marié, vous vous accorderiez peut-être un répit occasionnel: fuir une épouse difficile, en trainant au café et en y mangeant finalement en compagnie d'amis célibataires, peut-être par crainte de rentrer à la maison si tard. D'habitude pourtant, vous n'êtes pas un dîneur, mais un membre du groupe des buveurs réguliers. La jeunesse et les femmes du village sont virtuellement exclues de ce groupe. Les étrangers des deux sexes sont repérés par leur non-respect de la règle. Ainsi les touristes du beau sexe boivent de l'alcool et les hommes comme les femmes dînent au café.

Après être entré au café et vous être assis à une table, vous devez connaître un autre ensemble de règles, plus complexes: Ce sont les règles liées à la taxonomie locale des boissons, et qui reflètent la correspondance perçue entre les catégories sociales et les boissons. Le café offre un choix ahurissant de boissons alcooliques: plusieurs sortes de bières (légère, brune, avec ou sans alcool) une multitude de vins (blanc, rouge, de dessert, régional, local), une légion de boissons fortes (apéritifs, digestifs, fruits distillés et liqueurs), alcools bus avec le café ("café arrosé", ou café mélangé de crème et de liqueur; "poutze-café": liqueur bue séparemement "pour aider le café à descendre".)

Au milieu de tout cela vous êtes d'une fidélité inébranlable à deux vins locaux – le Fendant, un vin blanc, et le Goron, un rouge. Cette fidélité est en partie simplement une mesure d'économie. Le Fendant et le Goron sont des vins locaux, bon marché en comparaison d'autres vins valaisans très réputés – Dôle, Oeil de Perdrix et Petite Arvine par exemple. Ce sont là des spécialités. Les touristes peuvent évidemment boire de telles spécialités, mais ce n'est qu'en des occasions particulières que les villageois y goûtent⁶.

Pour être considéré comme Brusonin, vous devez donc commander un vin local plutôt qu'une spécialité. Mais vous devez être conscient d'une autre discrimination cognitive: la distinction entre le vin en bouteille et le vin ouvert. On peut obtenir tous les vins en bouteille, mais seul le vin local peut être servi dans un récipient ouvert, rempli directement au tonneau. S'il arrive qu'un étranger demande un vin local, on lui servira un Fendant ou un Goron en bouteille. Seul le touriste régulier depuis de nombreuses saisons est conscient de la plus haute valeur donnée au vin en tonneau et spécifie la distinction lors de sa commande. Cette importante distinction est exprimée par les termes de "vin de marchand" opposé à "notre vin". Le "vin de marchand", bien que plus cher, est moins prisé par les villageois. Clarifié, stabilisé et stérilisé, le "vin de marchand" convient aux visiteurs citadins fatigués qui

ne sont pas en état de supporter le vin naturel et vigoureux sorti du tonneau.

Vous vous êtes, jusqu'ici, distingué avec succès des étrangers en choisissant un vin local ouvert. Vous devez maintenant prendre la décision finale, et critique, qui vous permettra de vous identifier correctement à un Brusonin: vin rouge ou vin blanc? Si vous êtes sain de corps et d'esprit, vous boirez toujours du Fendant, blanc. Le Fendant passe pour un vin excitant, stimulant, exhaltant, qui ne convient qu'à des hommes adultes et sains. Le vin rouge est réservé aux invalides et aux personnes âgées à qui leur médecin le conseil souvent. Même une femme du village pourra verser occasionnellement une "petite goutte" de vin rouge dans son thé ("thé rouge").

La dichotomie blanc / rouge exprime plus qu'une simple préférence: c'est une règle de comportement. Même si, pour une raison particulière, vous préférez en fait boire du vin rouge, vous vous joindrez au groupe pour boire du blanc. Comme un informateur l'expliquait:

"Il arrive parfois que nous nous trouvions à quatre ou cinq ... je ne peux pas agir séparément ... je boirai un verre de blanc ... je ne veux pas me faire remarquer. Ils diraient: "Pourquoi bois-tu du rouge? Bois du blanc comme nous. Le blanc n'est pas plus mauvais que le rouge."

La règle est si solidement établie que le groupe de buveurs n'a besoin de dire à la serveuse que la quantité de vin qu'il désire. Mais même la quantité à commander à chaque tournée est dictée par la règle. Si vous êtes seul, vous boirez un seul verre. Si vous êtes avec un ami, vous boirez trois décilitres. Si vous êtes trois, vous boirez un demi-litre. Si vous êtes quatre ou plus, vous commencerez par un litre. En véritable Brusonin, vous éviterez à la serveuse un voyage inutile en lui indiquant simplement d'un mouvement de tête que votre groupe désire "comme d'habitude".

Discussion

Le cognitif et le symbolique sont deux facettes des systèmes culturels, exprimant

"the basic premises which a culture posits for life... 'Of what does this world consist?'... conceptual schemes for what life is and how it should be lived..." (Schneider 1972:38, 44).

Nos données sur Bruson révèlent une liaison essentielle entre le cognitif et le symbolique. Le lien est la consommation du vin qui exprime une connaissance du monde et la signification de cette connaissance. Nous avons appelé ces deux fonctions de la consommation du vin "descriptive" et "prescriptive".

La taxonomie indigène des boissons correspond à celle des êtres sociaux, et les personnes se distinguent en étrangers d'une part et différentes sortes d'indigènes d'autre part. Les deux ensembles de distinctions servent à préserver le système de symboles et de significations, face à une forte pression sélective du monde environnant pour changer ce système culturel. La préservation s'opère d'abord au niveau descriptif des liaisons de groupe – la "structuration de l'interaction" entre indigènes et étrangers. (Qui sommes-nous? Nous sommes les gens qui boivent du vin blanc ouvert.) Deuxièmement, la préservation culturelle est prescriptive, précisant "comment [la vie] devrait être vécue". (Quel genre de gens sommes-nous? Nous connaissons la différence entre femmes et hommes, entre les bons et les mauvais.)

Chaque aspect du comportement au café révèle ces limites qui définissent et prescrivent. Chaque catégorie taxonomique contient une définition de "villageois" par opposition à "étranger". Ainsi, dans la règle, le villageois est un homme qui va au café pour boire, pas pour manger. Il boit du Fendant, pas du rouge. Il boit du vin ouvert, pas du "vin de marchand" en bouteille.

Les exceptions à la règle révèlent d'autres attributs de la dichotomie villageois / étranger. Les femmes sont admises au café si elles sont

étrangères au village ou si elles sont des villageoises accompagnées par un homme du village. Les étrangères peuvent manger et boire ce qui leur plaît. Les villageoises ne peuvent boire que des boissons sans alcool, et ne doivent pas y manger.

Le schéma cognitif est si sûr qu'il contient même des définitions de villageois / étranger qui semblent contredire le système. Ainsi la désignation "malade" permet d'inclure dans la catégorie du "villageois" des gens qui, de manière flagrante, violent la règle soit en buvant trop, soit en ne buvant pas du tout. Et les jeunes du village qui boivent trop sont, en conséquence, sortis du système pour devenir les "étrangers" d'un autre café de village.

En tant que l'une des rares institutions survivante du village, le café préserve et dramatise l'identité et la vocation agricole traditionnelle de Bruson. Il est le théâtre de rites de réciprocité qui préservent l'équilibre précaire entre les familles. Les transactions symboliques de la consommation du vin rappellent l'auto-subsistance et l'indépendance du passé.

Le passé et le présent convergent dans la préférence des Brusonins pour le vin blanc. Dans le symbolisme populaire du vin en Europe de l'Ouest, les vins blancs sont caractérisés par des adjectifs presque féminins – bouquetés, délicats, subtils – tandis que les vins rouges sont souvent dits corsés, vigoureux, robustes, suggérant le masculin. La masculinité des buveurs est aussi mesurée sur la base de ce qu'ils boivent – de préférence les boissons les plus râpeuses, qui embrouillent le plus le cerveau. Les hommes définissent leur statut par leur capacité à chanceler sans fin au bord de l'ivresse. Mais alors pourquoi le Brusonin boit-il du Fendant avec plaisir et fierté, sachant qu'il s'agit d'un vin léger, moins fort que l'autre choix possible, le Goron rouge ?

Il y a de bonnes raisons culturelles et écologiques à cette inversion inhabituelle des symboles. Le raisin chasselas dont est tiré le Fendant est particulièrement bien adapté à la vallée du Rhône, on peut pro-

duire plus de blanc que de rouge, et de meilleure qualité. Le vin blanc arrive rapidement à maturité et doit être bu jeune, tandis que le plus grand degré d'alcool et le tanin du vin rouge exigent une plus longue période de maturation. De plus, le vin blanc est plus difficile à conserver que le rouge, parce qu'il est moins résistant à la maladie.

Pour toutes ces raisons, le vin blanc, au Valais, correspond mieux à l'idéologie paysanne. N'exigeant que des techniques de production et de conservation simples, le vin blanc a sa place dans l'économie diversifiée à travers laquelle la famille réalise son indépendance et son auto-subsistance.

Avec la diminution de l'autonomie du village et la prolétarisation graduelle des villageois, l'ancienne importance du vin se charge d'un sens nouveau en tant que marqueur dramatique de l'identité culturelle. La scène de ce drame, le café du village, est un système cognitif dans lequel les catégories de boissons correspondent aux catégories de personnes. Pour paraphraser le grand gastronome français Brillat-Savarin, à Bruson, vous êtes ce que vous buvez. Le système sépare les villageois des étrangers et établit des distinctions entre les membres de la communauté du village. Car la vérité révélée par le vin à Bruson est une vérité sur les relations dans la communauté et, finalement, sur la survie même de cette communauté.

Notes

- 1 Cet article est basé sur des données ethnographiques récoltées entre 1967 et 1974 (voir Weinberg 1975 pour un compte rendu plus détaillé) et sur des recherches ethnosémantiques faites en 1974. Nous tenons à remercier nos collègues Dale Henning, Robert Netting et Gerald Weinberg pour leur lecture critique et leurs utiles commentaires. Nous dédions cet article à feu Francis Perraudin de Bagnes – un informateur dévoué et un ami cher dont la vie personnifiait les idéaux décrits dans cette étude.
- 2 Jusqu'à une époque récente, les habitants du centre et du bas Valais étaient transhumants. Aujourd'hui cependant, grâce à une plus grande prospérité, les montagnards peuvent conserver leurs vignes dans la vallée du Rhône et engager des habitants de la plaine pour assurer la plupart des activités viticoles nécessaires. Les Brusonins ne se déplacent jusqu'à leurs vignes que trois ou quatre fois par année, en voiture et non plus à dos de mule comme par le passé. En octobre, toute la famille descend pour la vendange. La grandeur moyenne des vignes est d'à peine une dizaine d'ares (à peine plus que 1% du domaine agricole moyen). La vigne est divisée en au moins deux parcelles, sur l'une desquelles se trouve le traditionnel mazot utilisé jadis pour dormir, pour stocker et pour produire le vin.
- 3 La comparaison des courbes démographiques de la Commune de Bagnes et du village de Bruson confirme indirectement l'idée que Bruson a connu un exode agricole, mais pas un exode rural. Les deux populations déclinent entre 1910 et 1950 (il n'existe pas de recensement pour Bruson avant 1910). Immédiatement après la Deuxième Guerre mondiale cependant, la commune connaît un essor économique et une augmentation de la population, dus au développement du tourisme en hiver et à la construction du barrage de Mauvoisin. Durant les dix années suivantes, Bagnes s'agrandit tandis que Bruson continue à décliner. Cela s'explique en grande partie par la construction de la première route carrossable de la vallée à Bruson en 1951. La route donnait accès aux emplois croissants à l'extérieur, et certains villageois s'établirent ailleurs, beaucoup d'entre eux dans d'autres villages de la vallée où ils avaient des emplois nouveaux dans la construction et le tourisme. Durant les années 60 cependant, la population de Bruson se stabilisa à 250 habitants environ et connut même une légère augmentation. C'est l'époque durant laquelle la culture des fraises et des framboises, introduite en 1930, devint véritablement importante dans l'économie du village. C'est aussi durant cette période que les Brusonins aménagèrent des pistes de ski au-dessus du village. Il était dès lors possible de continuer à habiter Bruson tout en jouissant de la prospérité économique.
- 4 Dans d'autres villages du Valais la consommation du vin est également très importante. Dans la commune à un seul village de Törbel, le vin cimente l'intégration dans la communauté. Robert Netting (com-

munication personnelle) décrit "la multitude des services civiques qui sont récompensés à Törbel par du vin des vignes communales. Le Gemeinderat (conseil communale) reçoit à certaines occasions du vin de la Gemeindekeller (cave communale) et on en offre à tous les citoyens du lieu au Bürgertrunk (café communal) aux jours de la St Etienne lieu au Bürgertrunk (café communal) aux jours de la St Etienne et de la Fête-Dieu. Ceux qui prennent part à des travaux pour la commune sont servis dans les traditionnels gobelets en bois. La chorale, la fanfare, les soldats en service et d'autres reçoivent du vin après un défilé. Les volontaires du corps des pompiers reçoivent également du vin après leur exercice annuel. Jadis, ceux qui organisaient une veillée mortuaire achetaient souvent du vin de la commune." Les vaches de Törbel, comme celles de Bruson, sont incluses dans les rituels de la consommation d'alcool: on leur donne du café avec de l'alcool comme médicament.

- 5 Nous avons emprunté le titre de ce chapitre à l'article de Frake sur l'ethnographie du langage à Subanun (1964). Notre propos concerne moins les "conversations du buveurs" que les "rencontres de buveurs" qui distinguent et règlent les statuts culturels à Bruson.
- 6 En 1974, un litre de Fendant ou de Goron était vendu au café au prix de 14 francs suisses. L'équivalent de deux heures du salaire d'un ouvrier non qualifié. Les vins spéciaux coûtaient environ le double. L'importance de l'aspect économique est joliment illustré dans cette constatation d'un Brusonin:

"Il y a des gens qui se saoulement à la bière ... La bière que l'on consomme d'habitude est en bouteilles de trois décilitres. C'est l'équivalent en alcool d'un verre de Goron ou de Fendant ... Mais celui qui boit du vin ... il peut se saouler avec dix verres. A 1 franc 40 le verre, ça lui coûtera 14 francs. Mais celui qui boit dix bières ne sera peut-être pas saoul, il lui en faudra peut-être vingt, ou trente. Alors une bringue à la bière coûte plus cher qu'au Fendant ou au Goron."

Listes des ouvrages cités

Barth, Fredrik

1969 Ethnic Groups and Boundaries. Boston: Little, Brown.

Frake, Charles O.

1964 How to Ask for a Drink in Subanun. American Anthropologist
66 (6, pt. 2), pp. 127-132.

Heath, Dwinght B.

1962 Drinking Patterns of the Bolivian Camba. In: D. J. Pittman and
C. R. Snyder, eds., Society, Culture, and Drinking Patterns.
New York: John Wiley.

Honigmann, John J.

1963 Dynamics of Drinking in an Austrian Village. Ethnology 2: 157-
169.

Katz, Phillip S.

1975 Village Responses to National Law: A Case from the South Tyrol. In: J. Boissevain and J. Friedl, eds., Beyond the Community: Social Process in Europe. The Hague: Department of Educational Science of the Netherlands.

Jellinek, E. M.

1962 Cultural Differences in the Meaning of Alcoholism. In: D. J. Pittman and C. R. Snyder, eds., Society, Culture, and Drinking Patterns. New York: John Wiley.

Sangree, Walter H.

1962 The Social Functions of Beer Drinking in Bantu Tiriki. In:
D. J. Pittman and C. R. Snyder, eds., Society, Culture, and Drinking Patterns. New York: John Wiley.

Schneider, David M.

1972 What is Kinship All About? In: Priscilla Reining, ed., Kinship Studies in the Morgan Centennial Year. Anthropological Society of Washington.

Weinberg, Daniela

1975 Peasant Wisdom: Cultural Adaptation in a Swiss Village.
Berkeley: University of California Press.

